

PROVERBE ET ÉCRITURE DE L'HISTOIRE DANS *L'HISTOIRE DE L'ÉTAT RUSSE* DE NICOLAS KARAMZINE

STÉPHANE VIELLARD

Il est banal de dire que l'historien entretient avec le temps un rapport privilégié. S'agissant de Nicolas Karamzine, la banalité peut céder le pas au paradoxe. Dans une note au crayon qui ne sera publiée qu'en 1983, Vassili Osipovitch Klioutchevski s'interrogeait sur le rapport de Karamzine historien au temps. Dans son analyse, l'historien de la fin du XIX^e siècle concluait au figement, à la théâtralité et à l'achronie des héros évoqués par l'auteur de *l'Histoire de l'État russe*. Les héros, note Klioutchevski, « ne bougent point, ne grandissent ni ne vieillissent, ne changent pas entre le moment où ils entrent en scène et celui où ils la quittent¹ ». Les princes de la Rus' méridionale des XI^e-XII^e siècles représentés par Karamzine ont la même mentalité et la même sensibilité que ceux de la Rus' du nord aux XIV^e-XV^e siècles. « Ce sont, écrit Klioutchevski, des gens

1. « [...] сами не движутся, не растут и не стареют, уходя со сцены такими же, какими пришли на нее. » V. O. Ključevskij, «Karamzin», in *Sočinenija v devjati tomach* [Œuvres en 9 volumes], vol. 7, M., 1989, p. 274-275. Il s'agit de notes écrites sur des enveloppes dont l'une porte au recto la date du 4 mars 1898.

qui appartiennent à des périodes chronologiques différentes, mais qui ont le même âge historique² ». À en croire Klioutchevski, il n'y aurait aucun lien entre le discours et le comportement des personnages d'une part, et la situation historique concrète d'autre part. Klioutchevski explique cette incongruité par le manque d'intérêt de Karamzine pour la causalité historique. En réalité, constate Klioutchevski, Karamzine organise les événements autour de notions morales abstraites : « le devoir, l'honneur, le bien, le mal, la passion, le vice, la vertu³ ». Et Klioutchevski conclut que Karamzine place au centre de l'histoire non pas la société, mais « l'homme, avec ses caractéristiques morales, ainsi que les vicissitudes de sa vie personnelle⁴ ». En recourant à la métaphore filée du théâtre (« les personnages », « les héros », « la scène », « les coulisses », ...), Klioutchevski fait de l'œuvre de Karamzine une œuvre littéraire : on aurait alors affaire non point à un historien, mais à un auteur tragique attaché à peindre les passions de l'âme⁵. Ce constat est d'autant plus désobligeant pour l'auteur de *l'Histoire de l'État russe* que celui-ci s'était justement défendu de tomber dans ce travers en rappelant dans sa préface la frontière entre une historiographie moderne assise sur des principes de rigueur et d'objectivité et la poésie épique⁶.

2. « Это люди разных хронологических периодов, но одинакового исторического возраста. » *Ibid.*, p. 275.

3. *Ibid.*

4. « Его [Карамзина] занимало не общество с его строением и складом, а человек с его личными качествами и случайностями личной жизни. » *Ibid.*, p. 276. Dans une autre note, Klioutchevski dissimule encore moins son agacement et son antipathie pour le travail de Karamzine : « Le but du travail de Karamzine est esthétique et moral : faire de l'histoire russe un élégant discours édifiant » [Цель труда К[арамзи]на морально-эстетическая: сделать из русской истории изящное назидание] (*Ibid.*, p. 277). Pour Klioutchevski, Karamzine n'est pas un historien, mais un moraliste qui juge.

5. Klioutchevski écrit ailleurs : « L'éducation littéraire a développé l'intérêt pour la vie individuelle, au détriment de la compréhension de la vie matérielle des masses » [Литературное воспитание развило интерес к личной жизни на счет понимания быта масс] (*Ibid.*, p. 279).

6. « Les nouveaux progrès de la raison nous ont donné une idée très claire de sa [de l'Histoire, S.V.] particularité et de son but. Le bon goût a établi des règles intangibles et a définitivement séparé le récit historique du poème, des florilèges d'éloquence. » [Новые успехи разума дали нам яснейшее понятие о свойстве и цели ее; здравый вкус устоял неизменные правила и навсегда отлучил Деписание от Поэмы, от

Dans son étude sur Karamzine historien, Iouri Lotman a redonné à l'ouvrage de celui que Pouchkine avait surnommé « le Christophe Colomb de l'histoire russe » sa véritable dimension⁷. Karamzine qui, selon le mot de Viazemski, était « entré en histoire comme on entre dans les ordres » [postrigsja v istoriki], a incontestablement bâti une œuvre d'historien. Quant à la notion de causalité historique, qui voit le jour dans l'historiographie des années 1830, elle ne pouvait constituer pour Karamzine un principe méthodologique. Nous ne reviendrons ici ni sur la genèse des conceptions historiques de Karamzine qui, comme le montre Iouri Lotman, pense l'histoire russe à partir de l'actualité de son époque (la Révolution française, dont Karamzine est le témoin, l'impossible idéal républicain, l'espoir déçu du bonapartisme, puis la monarchie comme seul moyen d'atteindre les vertus que l'égoïsme rend inaccessibles), ni sur la manière d'appréhender les rapports entre culture russe et culture occidentale⁸.

цветников красноречия]. N. Karamzin, *Istorija gosudarstva rossijskogo* [Histoire de l'État russe], édition de I. Einerling, SPb., 1842. Préface, p. XII. Ce débat sur la nature du récit historique connaît en Occident une résurgence contemporaine dans les années 1960-1970 avec l'émergence d'une conception narrativiste de l'histoire qui, sous l'influence de la réflexion épistémologique de chercheurs américains sur l'explication en histoire, s'interrogera sur la légitimité de l'opposition entre récit historique et récit de fiction. R. Barthes résumait à sa manière cette position en affirmant que « le fait n'a jamais qu'une existence linguistique ». Les historiens hostiles à cette conception font valoir qu'elle ne tient compte ni de l'intention de vérité, ni de la référence à la réalité, « même si la vérité de l'histoire est nécessairement partielle, partielle et provisoire » (J. Leduc, *Les historiens et le temps*, Seuil, 1999, p. 182). Paul Ricœur tentera une synthèse de ces positions antagonistes en montrant qu'il n'y a « de temps pensé que raconté » et que l'action se temporalise par le récit (J. Leduc, *Ibid.*, p. 183). Notre étude n'est pas le lieu d'une interrogation sur la structure profonde de la narration historique. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur curieux à l'article de J.-P. Sémon sur « Le temps et la véracité », in *Revue des études slaves*, t. 62, fasc. 1-2, P., 1990, p. 377-393.

7. Ju. Lotman, « Kolumb russkoj istorii » [Le Christophe Colomb de l'histoire russe], in Ju. Lotman, *Karamzin. Sotvorenje Karamzina. Stat'i i issledovanija 1957-1990. Zametki i recenzii* [Karamzine. La genèse de Karamzine. Articles et études – 1957-1990. Notes et comptes rendus], SPb., 1997, p.565-587.

8. Ju. Lotman invalide de manière convaincante la dichotomie entre le Karamzine des premiers écrits, traditionnellement présenté comme fondamentalement occidentaliste, et le Karamzine de la maturité, perçu comme nationaliste, montrant que le Karamzine des *Lettres d'un voyageur russe* est aussi

Que l'*Histoire de l'État russe* dépasse le cadre du simple travail historique est une évidence et Karamzine, dans sa préface, ne se départit pas d'une visée *morale* (l'histoire se doit de faire réfléchir et d'édifier) et *esthétique* (le plaisir de la lecture est primordial)⁹, dans la continuité des grands historiens de l'Antiquité, qui resteront, de ce double point de vue, des modèles. Mais la notion d'un temps historique n'est pas non plus étrangère à Karamzine. L'attention que le père du sentimentalisme russe porte à la langue n'est pas fortuite : écrivain, mais aussi théoricien de la langue¹⁰, Karamzine ne pouvait rester insensible à un phénomène linguistique particulier : le proverbe.

L'historien français Jean-Louis Flandrin faisait en 1981 le constat suivant : « Souvent ambigus, parfois contradictoires, et toujours difficiles à dater, les proverbes et autres lieux communs n'ont guère retenu l'attention des historiens¹¹ ». L'exploitation du proverbe comme « document de civilisation » est donc une pratique délicate. Les ouvrages plus ou moins récents qui y ont recours montrent néanmoins que cette pratique permet de reconstituer une vision du monde et des rapports sociaux¹². Or en Russie, cette démarche est

un patriote, alors que l'auteur de l'*Histoire de l'État russe* reconnaît l'apport de la culture occidentale à la culture russe.

9. Rappelons qu'à l'époque on considéra que l'ouvrage allait jouer également un rôle important dans la prise de conscience de l'identité russe et dans le développement d'une littérature nationale. Voir à ce sujet l'opinion d'Aleksandr Ivanovič Turgenev : « Il [Karamzine] n'a pas son égal parmi les historiens actuels. [...] Non seulement c'est là le début véritable de notre littérature, mais son histoire servira aussi de pierre angulaire à l'orthodoxie, à l'éducation nationale, au sentiment monarchique et, plutôt à Dieu, à une possible Constitution russe. » (Archives des frères Turgenev, cité par Ju. Lotman, *op. cit.*, p. 578).

10. Voir les travaux de J. Breuillard, en particulier « Nikolaj Karamzin et la pensée linguistique de son temps », in *Revue des études slaves*, t. LXXIV, fasc. 4, P., 2002-2003, p. 759-776.

11. J.-L. Flandrin, *Le sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*, P., rééd. Seuil, coll. « Points – Histoire », 1986, p. 217.

12. Citons, par exemple, en Occident, J.-L. Flandrin, *op. cit.*, (en particulier les chapitres 11 : « Lieux communs anciens et modernes sur l'enfant dans la famille » et 12 : « La jeune fille dans les anciens proverbes français ») ; Idem, *Les amours paysannes. XVI^e-XIX^e siècle*, P., 1975, rééd. 1993, Folio, « Histoire », p. 16, 74-76, 112-116, 166-174, 178-179 ; E. Weber, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale (1870-1914)* [édition originale : 1976], traduit de l'anglais, P., 1983 (en particulier les chapitres 11 : « La famille », p. 248 et suivantes ; 25 : « La sagesse populaire », p. 598-610) ; ou, en Russie,

très tôt mise au point et systématisée par le parémiologue Ivan Sneguirev [1793-1868]¹³ qui donne dès les années 1830 un tableau des mentalités et des institutions russes dans un ouvrage où le discours idéologique prend appui sur une exceptionnelle érudition historique et philologique¹⁴. Il fut néanmoins devancé sur ce terrain par N. Karamzine qui, dans son travail d'historien, fait du proverbe, donc de la langue, un témoin privilégié du temps.

L'intérêt de Karamzine pour le folklore est connu et a fait l'objet d'études à l'époque soviétique. On doit, par exemple, au folkloriste Mark Azadovski [1888-1954] des pages éclairantes sur l'intérêt que l'historien portait aux chants populaires¹⁵. Mais curieusement, rien, à notre connaissance, n'a été écrit sur l'utilisation des proverbes dans l'*Histoire de l'État russe*. Azadovski se contente de signaler qu'à la fin de sa vie, Karamzine conseille à P. Viazemski d'éditer des chants populaires et des proverbes¹⁶. Or les proverbes font partie, au même titre que les « monnaies anciennes, les médailles, les inscriptions, les contes, les chants », de ces sources auxquelles Karamzine a puisé. Il s'agit là, note l'historien, d'une « source indigente, néanmoins pas totalement inutile¹⁷ ».

La modestie de l'auteur ne saurait cacher l'importance et le caractère systématique de l'insertion proverbiale dans le corps de l'*Histoire de l'État russe*. Ainsi, Karamzine mobilise une trentaine

L. N. Puškarev, *Dуховный мир русского крестьянина по пословицам XVII-XVIII веков* [L'univers spirituel du paysan russe d'après les proverbes du XVII^e et du XVIII^e siècle], M., 1994.

13. Ivan Mikhaïlovitch Sneguirev [1793-1868] fut professeur de lettres latines à l'Université de Moscou. D'une grande érudition, Sneguirev consacra l'essentiel de son activité scientifique à l'étude de la culture russe. Il travailla à la description des monuments religieux d'une part, et, d'autre part, à l'étude de la culture populaire (superstitions, imagerie, proverbes).

14. I. Snegirev, *Russkie v svoix poslovicax* [Les Russes à travers leurs proverbes], M., Vol. I-II, 1831 ; vol. III, 1832 ; vol. IV, 1834.

15. M. Azadovskij, *Istorija russkoj fol'kloristiki* [Histoire de la folkloristique russe], M., 1958, entre autres, les p. 138-143. Voir aussi *Russkaja literatura i fol'klor. XI-XVIII vv.* [La littérature russe et le folklore. XI^e-XVIII^e siècles], L., Nauka, 1970, chapitre 9 : « Karamzin i literatura sentimentalizma » [Karamzine et la littérature sentimentaliste] (signé par N.V. Kočetkova), p. 351-389.

16. M. Azadovskij, *op. cit.*, p. 385.

17. « Источник скудный, однакож не совсем бесполезный. » N. Karamzin, *Istorija gosudarstva rossijskogo, op. cit.*, « Ob istočnikax rossijskoj istorii do XVII veka » [Les sources de l'histoire russe jusqu'au XVII^e siècle], p. XVII. Karamzine regroupe ces différents types de documents dans la dixième catégorie de sources documentaires.

d'expressions ou d'énoncés figés auxquels il donne régulièrement, comme c'est l'usage au XIX^e siècle, le nom de *poslovica*¹⁸. La répartition s'étale du tome I au tome X. Certains proverbes sont cités plusieurs fois. D'autres sont donnés avec des variantes. Les deux derniers tomes, en revanche, n'en comportent pas. La répartition est la suivante :

Tome	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
Nombre de proverbes	6	2	9	2	5	4	2	1	1	1

Mais une liste peut en cacher une autre. Dans le tome V, Karamzine se livre à un exercice philologique des plus intéressants. Évoquant la première victoire des Russes sur les Tatars en 1224, l'auteur note : « Dmitri [Donskoï], le jeune héros, remportant celle-ci avec ses bons sujets, aurait pu leur dire en citant la Bible : *Plus de salut pour eux, car le Seigneur est avec nous*¹⁹ ». Cette prosopopée appelle

18. Notre propos n'est pas ici de nous interroger sur la valeur sémantique du terme *poslovica*. Notons simplement que dans son *Livre des proverbes français* (1^e édition : 1842 ; 2^e éd. : 1859 ; rééd. de la première éd. : Hachette, 1996), le parémiographe A. J. V. Le Roux de Lincy établit cinq séries de « proverbes historiques ». L'une d'elles est consacrée aux « blasons, devises et surnoms », et la dernière regroupe les « noms propres en général ». Le terme *proverbe* permet ainsi d'inclure à l'époque des expressions comme *Faire Charlemagne* (« se retirer du jeu après avoir gagné », rééd. 1996, p. 497), *Vieux comme Hérode* (p. 505), *Faire le coup de Jarnac* (p. 507), *Le quart d'heure de Rabelais* (p. 518). La tradition parémiographique russe, de ce point de vue, n'est pas différente. Sur la polysémie et l'évolution sémantique des termes russes *poslovica* et *pogovorka*, voir E. K. Nikolaeva & S. I. Nikolaev, « Iz istorii russkoj paremiologičeskoj terminologii (Konec XVII - pervaja polovina XVIII veka) » [Une page de l'histoire de la terminologie parémiologique russe (fin du XVII^e siècle – première moitié du XVIII^e siècle)] in *Russkij jazyk konca XVII - načala XIX veka* [La langue russe de la fin du XVII^e siècle au début du XIX^e], SPb, 1999, p. 77-85, ainsi que L.B. Savenkova, *Russkaja paremiologija : semantičeskij i lingvokul'turologičeskij aspekty* [La parémiologie russe : aspect sémantique et linguistico-culturel], Université de Rostov-sur-le-Don, 2002, p. 55-73.

19. « Юный Герой Димитрий, торжествуя оную вместе со всеми добрыми подданными, мог сказать им словами Библии: *Отступило время от них: Господь же с нами.* » Karamzin, *op. cit.*, t. V, col. 28. La citation biblique est tirée du livre des *Nombres*, 14, 9 [et non 10, comme le mentionne Karamzine].

une note où l'historien apporte des informations tirées d'autres chroniques : ainsi, lors de la bataille de la Voža²⁰, parmi les prisonniers figure un certain Ivan Vassilevitch, chef de troupe [Tysjackij], qui faisait partie de la Horde. Cet Ivan, dit le chroniqueur cité par Karamzine, « fut envoyé en réclusion sur le lac Latché (région d'Olonets), là où était Daniel le Reclus » (notes du t. V, col. 17, note 48). Karamzine fait alors état d'un manuscrit du XVI^e siècle appartenant au marchand moscovite A.S. Choulguine, et dans lequel figure le *Dit de Daniel le Reclus*, ce Daniel ayant vécu au XII^e siècle. Si ce texte « n'a pas été écrit par lui [Daniel], note Karamzine, il est néanmoins curieux : il possède toutes les marques d'un texte ancien et rappelle *certaines anciens proverbes désormais oubliés*²¹. » Karamzine reproduit alors ce texte (avec quelques coupures, comme il le précise lui-même). Il est intéressant de voir que l'historien, qui retient ce texte pour son intérêt historique (il tente d'en identifier le destinataire à partir des noms propres impliqués dans le texte), cède rapidement le pas au philologue qui ressuscite un texte ancien pour sa valeur parémiologique²².

20. La Voža se situe à l'époque au N.-O. de la principauté de Riazan, à une quarantaine de kilomètres de sa frontière avec la principauté de Moscou. Elle se jette dans l'Oka.

21. N. Karamzin, *op. cit.*, Notes du tome V, note 48, col. 17.

22. On a là une première publication, certes fragmentaire, de ce texte dont on connaît plusieurs copies et qui a été l'objet, au cours du XX^e siècle, de nombreuses études tant en Russie qu'en Occident. Karamzine insère entre parenthèses les variantes provenant de différentes copies. Dans les passages retenus par Karamzine, on relève ainsi les énoncés suivants, que l'on retrouvera dans les collections parémiographiques du XVII^e et du XVIII^e siècle : *Bezumnyx ni orjut, ni sejut, ni v žitnicy sobirajut, no sami sja roždajut* [Les insensés, on ne les laboure pas, on ne les sème pas, on ne les engrange pas, ils naissent tout seuls] ; *Ne more topit korabli, no vetri* [Ce n'est pas la mer qui fait sombrer les navires, mais les vents] ; *Ne skot v skotex koza, a ne zver' v zverex ež, ne ryba v rybax rak, ne ptica v pticax netopyr', a ne muž v mužex, kem svoja žena vladeet* [La chèvre ne fait pas partie du bétail, le hérisson ne fait pas partie des bêtes sauvages, l'écrevisse ne fait pas partie des poissons, la chauve-souris ne fait pas partie des oiseaux, et le mari que sa femme domine n'est pas un vrai mari]. On peut y ajouter l'énoncé sentencieux *V sjak čelovek xitrit i mudrit o čužej bede, a o svoej ne možet smysliti* [Chaque homme fait l'ingénieux et le sage lorsqu'il s'agit du malheur d'autrui, mais il ne peut comprendre le sien], qui deviendra par la suite : *čužuju bedu, kak vidja, rassužu, a svoej umom ne priložu* [Le malheur d'autrui, au premier coup d'œil, je le comprends, mais pour ce qui est du mien, j'en perds la raison] (recueil anonyme attribué au grammairien Anton Barsov et publié à Moscou en 1770 sous le titre *Sobranie 4291 drevnix*

Auteur, au début du XVIII^e siècle, d'un recueil parémiographique²³ et d'une *Histoire russe*²⁴, Vassili Tatichtchev n'avait paradoxalement pas atteint la cohérence à laquelle parvient ici Karamzine.

Le corpus proverbial

Nous nous attacherons ici exclusivement aux énoncés contextualisés dans la narration historique²⁵, excluant ainsi le corpus figurant dans les extraits du *Dit de Daniel le Reclus* cités par l'auteur.

Karamzine utilise deux grands types de proverbes : d'une part ceux que l'on appelle à l'époque les « proverbes historiques »²⁶, dont la fonction est primitivement *commémorative*, mais qui acquièrent, en se proverbialisant, une fonction d'*exemplification* (rôle de la comparaison, puis de la métaphore²⁷), d'autre part les proverbes à valeur directement *moralisatrice*.

rossijskix poslovic [Collection de 4291 proverbes russes anciens]). L'importance de ce texte explique les nombreuses études qui lui ont été consacrées en Russie et en occident.

23. Le recueil manuscrit de proverbes composé par Vasilij Tatiščev porte sur la première feuille l'inscription, de la main d'A. Bogdanov, qui fut le premier bibliothécaire de la bibliothèque de l'Académie des sciences, l'inscription suivante : « Reçu du conseiller d'État actuel Vasilij Nikitič Tatiščev. » Ce manuscrit a été publié par M. Ja. Mel'c, V. V. Mitrofanova et G.G. Šapovalova, dans *Poslovicy, pogovorki, zagadki v rukopisnyx sbornikax XVIII-XX vekov* [Proverbes, dictons et devinettes dans les recueils manuscrits du XVIII^e au XX^e siècle], éd. de l'Académie des sciences d'URSS, M.-L., 1961, p. 47-64. Le « proverbe » figure à la page 64. L'existence de ce manuscrit est signalée par Tatiščev lui-même dans sa célèbre lettre à V. K. Trediakovskij datée du 17 février 1736.

24. Voir dans ce volume l'étude d'Aleksandr Lavrov.

25. Nous donnons en annexe le contexte situationnel dans lequel ces différents proverbes apparaissent.

26. Voir, par exemple, en France l'ouvrage d'A. J. V. Leroux de Lincy, *Le livre des proverbes français*, P., 1842, *op. cit.*. C'est le titre d'un des chapitres de l'ouvrage d'Ivan Snegirev *Russkie v svoix poslovicax*.

27. Voir en français familier moderne des expressions comme *C'est la Bérézina* (pour désigner tout échec important, tout plan ruiné), *C'est reparti comme en quatorze* (désignant la reprise d'une action avec entrain, ardeur). Pour une raison qui nous échappe, A. Rey et S. Chantreau ne les retiennent pas dans leur *Dictionnaire des expressions et locutions*, Le Robert, 1997. Si elles sont absentes des anciennes éditions du *Petit Robert*, les éditions récentes les indexent (respectivement aux entrées « bérézina » et « quatorze »).

1. Proverbes commémoratifs. Ils sont présentés comme nés à la suite d'un événement mémorable, souvent une victoire ou une défaite, qu'ils immortalisent. Ils sont, en général, construits à partir d'un nom propre (ethnonyme, toponyme, anthroponyme) :

Pogiboša aki Obri [Ils ont péri comme les Obres/Avars] ;

Beda aki v Rodne [Une catastrophe comme à Rodnia] ;

Radimiči / Piščancy volč'ja xvosta begajut [Les Radimitch fuient la queue du loup] ;

Sverčok tmu tarakan pobedil [Le grillon a vaincu une myriade de cafards] ;

Romane ! xudo živeši, Litvoju oreši [Roman ! tu vis dans le mal en faisant labourer ta terre par la Lituanie] ;

Dnestr sygral zluju igru ugram [Le Dniestr a joué un vilain tour aux Ougriens] ;

Zlee zla čest' tatarskaja [Plus mauvais que le mal est l'accueil des Tatars] ;

Za P'janoju ljudi p'jany [De l'autre côté de la Piana, les gens sont ivres²⁸] ;

Gde car', tam i orda [Là où il y a le tsar, il y a aussi la Horde] ;

Takali, takali Novgorodcy, da i protakali [À force de dire toujours oui, les Novgorodiens ont perdu leur liberté ; À force de faire des concessions, les Novgorodiens ont concédé leur liberté] ;

Novgorod suditsja svoim sudom [Novgorod n'est jugée que par ses propres lois] ;

Kto protiv Boga i Velikogo Novagoroda ? [Qui peut s'opposer à Dieu et à la grande Novgorod ?] ;

S odnu storonu Čeremisa, a s drugoj beregisja [D'un côté les Tcheremis, de l'autre prends garde à toi].

2. Proverbes moralisateurs. Ils représentent un enseignement reposant soit sur le constat d'une vérité générale, soit sur une prescription :

Mir stoit do rati, a rat' do mira [Une chose en remplace une autre ; litt. : La paix précède la guerre, et la guerre précède la paix] ;

Gde zakon, tam i mnogie obidy [Là où il y a loi, il y a bien des injures] ;

Čtoby spokojno est' medovyj sot, nadobno zadržat' pčel [Pour manger tranquillement un rayon de miel, il faut écraser les abeilles] ;

Odin kamen' izbivaet množestvo glinjanjyx sosudov [Une seule pierre brise bien des pots de terre] ;

28. Risquons une adaptation : *De l'autre côté de l'Yvre, les gens sont bien ivres.*

Bliž carja, bliž smerti [Près du tsar, près de la mort] ;
Šenjakin sud [Jugement de Chemiaka] ;
Tovar licem prodat' [Faire l'article] ;
Posol kak mex : čto v nego vložit's', to i neset [L'ambassadeur est
comme un sac : il transporte ce qu'on y met] ;
Posla ni sekut, ni rubjat [On ne fouette ni ne tue un ambassa-
deur] ;
Slavjanskomu jazyku ne vidat' dobra ot nemeckogo [La langue slave
n'a rien à attendre de bon de l'allemande] ;

L'insertion des proverbes dans le texte

Au plan macro-textuel, on distingue clairement deux niveaux : les proverbes apparaissent en règle générale dans le corps même du texte (premier niveau). Ils sont systématiquement marqués par le terme *poslovica*. Les notes contiennent alors souvent les variantes recueillies dans les différents textes anciens consultés par l'auteur (second niveau). Les notes contiennent aussi des citations constituant des digressions. C'est le cas du *Dit de Daniel le Reclus*, évoqué plus haut, mais aussi de certains proverbes conjecturaux. Ainsi, un énoncé peut ne pas être introduit comme proverbe et représenter une difficulté pour le parémiologue contemporain. C'est le cas de la formule *Zlee žla čest' tatarskaja* [l'accueil du Tatar est plus mauvais que le mal], qui figure dans l'extrait d'une chronique que Karamzine cite en note (Notes du tome IV, note 45, col. 19). Si Karamzine n'isole pas cet énoncé comme cliché, Ivan Sneguirev, qui reprend le passage de l'historien, présente la formule comme proverbe historique²⁹.

Dans la note 279 du tome II, Karamzine évoque un passage de l'*Histoire russe* de Vassili Tatichtchev consacré au fier Igor' qui, en 1141, aurait fait dire à Iziaslav Mstislavitch qui lui demandait de le laisser en paix, conformément au serment qu'ils avaient fait : « *Ne šumi sidja za peč'ju, kak sverčok* » [Ne nous casse pas les oreilles, installé derrière ton poêle, comme un grillon]. Karamzine écrit : « Iziaslav le déconfit, et alors on dit en proverbe : « *Sverčok tmu tarakan* (Calembour ! !)³⁰ *pobedil* » [le grillon a vaincu une myriade de

29. « Notre chroniqueur, écrit Sneguirev, représentant l'accueil fait par Batyj au prince Daniel de Galicie, dit proverbialement : l'accueil du Tatar est pis que le mal » (I. Snegirev, *op. cit.*, vol. II, p. 114). L'accueil en question consistait à servir du lait de jument au prince, au lieu de vin. Cet énoncé n'apparaît pas dans les grands recueils parémiographiques du XVIII^e siècle.

30. La parenthèse et le double point d'exclamation sont de Karamzine.

cafards], car les princes de Tchernigov s'appelaient auparavant princes de Tmoutorokan³¹. » Le texte de Tatichtchev explicitait la nature du jeu de mots en rappelant qu'à date ancienne le mot *t'ma* avait une valeur numérique : « Ce qui a donné le proverbe *Sverčok t'mu tarakanov pobedil*, puisque les princes de Tchernigov s'appelaient autrefois princes de Tmutarakan, et qu'une myriade [t'ma] signifie 10.000 »³². On notera que Tatichtchev, qui a fait état de ce proverbe dans son *Histoire russe*, ne le retient pas dans son recueil parémiographique. Quant à Sneguirev, il mentionne cet énoncé (qu'il baptise *dicton* [pogovorka]) en se référant à Karamzine et non directement à Tatichtchev, et doute de l'authenticité de la formule : « Tatichtchev, toujours prodigue en fictions, prétend que le fier Igor donna ordre de dire à Izjaslav Mstislavič : *Ne šumi za peč'ju, sverčok !* Mais lorsque Iziaslav le défit, alors apparut dans la Rous le dicton : *Sverčok Tmutarakan pobedil* »³³. On a ici un exemple de flottement entre récit historique et légende. Prudent, Karamzine place ce proverbe conjectural dans les notes, et non dans le corps du texte. On peut se demander si la parenthèse et les deux points d'exclamation (« Calembour !! ») qui viennent commenter cette citation ne relèvent pas du sarcasme.

Le proverbe comme mémoire du temps

Le proverbe apparaît chez Karamzine historien comme la mémoire du temps. C'est la fonction commémorative, évoquée *supra*, fonction que Karamzine définit clairement dès le tome I : « Les proverbes populaires [...] ont conservé [...] la mémoire des événe-

31. « Изяслав разбил его, и тогда вошло на Руси в пословицу: «сверчок *тму таракан* (Каланбур!!) победил» ибо Князя Черниговские назывались прежде *Тмutorоканскими*. » (Karamzin, *op. cit.*, (notes du tome II, col. 116-117). Jeu de mots sur le nom de Tmutarakan' (ou Tmutorokan'), ancienne ville située sur la presqu'île de Taman', sur la mer Noire, et centre de la principauté de Tmutarakan' aux X^e-XI^e siècles). Le nom de Tmutarakan' est remotivé de manière plaisante à partir de *t'mu*, accusatif de *t'ma* [désignant à date ancienne une *myriade*, c'est-à-dire une dizaine de mille] et *tarakan* [le cafard]. Sur l'étymologie de Tmutorokan', cf. M. Fasmer [Vasmer], *Ètimologi-českij slovar' ruskogo jazyka* [Dictionnaire étymologique de la langue russe], M., 1973, t. 4, p. 65-66.

32. « От чего пословица прошла: «Сверчок *тму тараканов* победил», поскольку черниговские князи прежде звались *тмутараканские*, а *тма* значит 10 000. » V. Tatiščev, *Istorija rossijskaja* [Histoire russe], M., 2003, t. 2, p. 184.

33. I. Sneguirev, *op. cit.*, t. IV, p. 115.

ments importants » (t. I, col. 151). Cette fonction est régulièrement et soigneusement marquée, au plan micro-textuel, par les formules qui introduisent les citations : « [...] dont la *mémoire* a *longtemps* été conservée dans le proverbe *ancien* » (t. I, col. 121)³⁴ ; « et *dès ce temps-là* est passée en proverbe [l'expression] : [...] » (t. I, col. 125) ; « [il] disait *souvent* en proverbe » (t. III, col. 109) ; « Le proverbe russe *ancien* [...] *est né*, je pense... » (t. IV, col. 150) ; « Les *anciens* Russiens disaient en proverbe » (t. V, col. 26) ; « Nombre d'entre eux [les proverbes] se rapportent sans aucun doute *à cette époque-là* » (t. V, col. 240) ; « Ces *souvenirs*, nourrissant l'ambition populaire, *ont donné naissance* au proverbe connu » (t. VI, col. 84) ; « cette catastrophe, pense-t-on, *a donné naissance* au proverbe russe *ancien* bien connu » (t. VII, col. 81). On voit comment l'auteur fait régulièrement appel à la mémoire collective, qui est le système dans lequel fonctionne le proverbe.

L'historien évoque d'ailleurs les vicissitudes des proverbes. Certains peuvent perdre toute valeur pragmatique. Évoquant les craintes des Novgorodiens qui refusaient la souveraineté d'Ivan III, Karamzine écrit : « Ils supportaient la souveraineté d'Ivan dans les affaires du droit comme une *exception*, mais s'effrayèrent à l'idée que cette exception pût être désormais *une loi*, et que le proverbe ancien *Novgorod n'obéit qu'à ses propres lois* perdit son sens à tout jamais³⁵ ». D'autres proverbes, au contraire, précise l'historien, sont encore en usage : « Chemiaka [...] a laissé à jamais la mémoire de ses exactions dans le proverbe populaire du *Jugement de Chemiaka*, encore en usage de nos jours³⁶ ». Karamzine chronologise le proverbe.

Si le proverbe peut mourir, il conserve néanmoins un rôle mémoriel fondamental. Dans les pages consacrées à Novgorod, Karamzine évoque le proverbe *Qui peut s'opposer à Dieu et à la grande Novgorod ?* Il s'agit là, écrit l'historien, d'un célèbre proverbe lié au souvenir de la grandeur économique, culturelle et militaire de la ville. Or une note nous apprend que les historiens occidentaux connaissent et citent ce proverbe. Ainsi Krantz le cite-t-il en latin :

34. Nous soulignons en italique les marques sémantiques temporelles. S.V.

35. « Они терпели оказанное Иоанном самовластие в делах судных как *чрезвычайность*, но ужаснулись мысли, что сия чрезвычайность будет уже *законом*; что древняя пословица: *Новгород судится своим судом*, утратит навсегда смысл. » (*op. cit.*, t. VI, col. 67-68). Les italiques sont de Karamzine.

36. « Шемяка [...] оставил навеки память своих беззаконий в народной пословице *о суде Шемякине*, донныне употребительной. » (*op. cit.*, t. V, col. 188).

« Novguardia metropolis Russiae tam potens, ut in proverbio efferent cives ejus : *qui potest contra Deum et magnam Novguardiam ?* » [La métropole russe de Novgorod est si puissante que ses citoyens la portent aux nues en proverbe : *Qui peut s'opposer à Dieu et à la grande Novgorod ?*]. Le traducteur allemand d'une biographie sur Ivan Vassilevitch le cite en russe translittéré selon la pratique de l'époque qui reflète ici la prononciation allemande : « Ochto moschet stojati protif Bocho dai Welik Novgorod ? », formule dont Karamzine opère aussitôt la retranslittération en caractères cyrilliques (Notes du t. VI, note 188, col. 35). *Le proverbe apparaît donc quatre fois sous des formes et dans des langues différentes.* Cette application à convoquer les différents témoignages étrangers sert un but. Ce proverbe intervient dans une célébration rétrospective de la grandeur de Novgorod³⁷, et surtout, *après* les récits sur la décadence de la cité médiévale russe. Il y a là un retour dans le temps, une analepse, qui vient en quelque sorte conjurer les épisodes funestes de la fin de la puissance de Novgorod. Inséré à cet endroit, le proverbe apparaît comme un retour dans le temps, ressuscitant, le temps du récit, la grandeur de l'ancienne république offerte à l'admiration du lecteur.

Une théorie du proverbe

Le soin que met Karamzine à établir une relation entre situations historiques et proverbes qui en sont les signes, le conduit naturellement à réfléchir à cet objet linguistique. Cette réflexion se dessine, nous l'avons vu, dès le premier tome. Le récit chronologique fait apparaître successivement trois proverbes empruntés à la chronique de Nestor et liés à trois épisodes célèbres : 1) la disparition de la tribu des Obres ou Avars, emportée par une épidémie, et dont la mort, dit le chroniqueur, fut longtemps proverbiale ; 2) la défaite et la mort de Iaropolk à Rodnia ; 3) la débâcle des Radimitch sur la rivière Pichtchana, battus par le voïévode de Vladimir surnommé Voltchi khvost [Queue de loup]. À la fin du tome I (col. 151), Karamzine reprend et regroupe ces trois proverbes et en tire la conclusion que nous évoquions plus haut : « Les proverbes populaires : *Ils ont péri comme les Obres [les Avars], Les riverains de la Pichtchana fuient la queue du loup, Une catastrophe comme à Rodnia* et, bien sûr, beaucoup d'autres, ont conservé de la même manière la mé-

37. Cf. le début du §, t. VI, col. 83.

moire des événements importants³⁸ ». Karamzine généralise l'expérience du proverbe comme document historique (« et, bien sûr, beaucoup d'autres »). Mais il ne s'arrête pas à ce constat, somme toute, attendu. L'expérience du proverbe va être élargie. Le tome V se termine lui aussi par une réflexion sur les proverbes. Cette réflexion est suffisamment étendue pour justifier la présence, dans la marge de l'ouvrage, de l'intertitre « Proverbes ». Karamzine écrit :

En plus de l'enseignement de l'Église et des sages sentences des Saintes Écritures, qui se gravaient dans la mémoire des gens, la Russie possédait un système particulier d'enseignement moral avec ses proverbes populaires. Nombre de ceux-ci se rapportent sans aucun doute à cette époque, par exemple : *Là où tsar est, Horde est*, ou bien : *À force de faire des concessions, les Novgorodiens ont concédé leur liberté*. De nos jours, les gens intelligents écrivent. Jadis, ils ne faisaient que parler. À une époque peu instruite, les expériences, les observations, les pensées mémorables étaient communiquées oralement. Maintenant, les morts vivent dans les livres ; à l'époque, ils vivaient dans les proverbes. Tout ce qui était bien trouvé, dit avec force, se transmettait de génération en génération. Nous oublions facilement ce que nous avons lu, car nous savons qu'en cas de besoin nous pouvons rouvrir le livre. Nos ancêtres, eux, se souvenaient de ce qu'ils entendaient, car l'oubli pouvait leur faire perdre à jamais une pensée heureuse ou une information curieuse. Le brave marchand, le boyard, qui savait rarement lire, aimait à répéter à ses petits-enfants une parole sensée de son grand-père, expression qui se transformait alors en proverbe familial. Ainsi la raison humaine, dans la gêne la plus grande³⁹, trouve un moyen d'agir, à l'instar d'une rivière qui, contenue par un rocher, cherche à s'écouler même sous terre, ou bien suinte à travers les pierres en minces filets d'eau⁴⁰.

38. « Пословицы народные: *погибоша аки Обри – беда аки в Родне – Пищанцы вольчьа хвоста бегают*, и конечно многие другие, хранили также память важных случаев » (*op. cit.*, t. I, col. 151).

39. C'est-à-dire sous le joug tatar.

40. « Сверх церковного наставления и мудрых изречений Св. Писания, которые врезывались в память людей, Россия имела особенную систему нравочения в своих народных пословицах. Многие из оных несомнительно относятся к сему времени; например: *где Царь, там и Орда*; или: *такали, такали Новгородцы, да и протали*. Ныне умники пишут: в старину только говорили; опыты, наблюдения, достопамятные

Ce passage, qui éclaire la conception que se fait Karamzine des proverbes et de leur usage, appelle plusieurs remarques.

On notera d'abord que Karamzine voit dans les proverbes russes un système moral et intellectuel *spécifique*, propre à la Russie, système mis délibérément sur le même plan que l'enseignement chrétien. Karamzine prend la mesure de la dimension culturelle du phénomène proverbial, et sa position annonce les discours ultérieurs sur l'importance du proverbe en Russie (Sneguirev, Bouslaev, Dahl, et même Jakobson). Les deux exemples retenus dans ce passage et donnés après le constat d'un système moral fondé sur le proverbe montrent que Karamzine les considère non plus seulement comme des formules commémoratives, mais bien comme des énoncés métaphoriques à valeur d'enseignement général. Vladimir Dahl les inclura dans son dictionnaire (1863-1866) comme proverbes à part entière⁴¹.

Karamzine insiste ensuite sur le caractère fonctionnel du proverbe, en mettant finement en évidence l'opposition entre culture écrite et culture orale. Reprenant une vision évolutionniste de l'histoire, il les montre non pas comme coexistantes, mais bien comme se succédant dans le temps⁴². Le livre a détrôné l'oralité et

мысли в век малограмотный сообщались изустно. Ныне живут мертвые в книгах: тогда жили в пословицах. Все хорошо придуманное, сильно сказанное, передавалось из рода в род. Мы легко забываем читанное, зная, что в случае нужды можем опять развернуть книгу: но предки наши помнили слышанное, ибо забвением могли навсегда утратить счастливую мысль или сведение любопытное. Добрый купец, Боярин, редко грамотный, любил внучатам своим твердить умное слово деда его, которое обращалось в семейственную пословицу. Так разум человеческий в самом величайшем стеснении находит какой-нибудь способ действовать, подобно как река, запертая скалою, ищет тока хотя под землею, или сквозь камни сочится мелкими ручейками. » (*op. cit.*, t. V, col. 239-240).

41. À l'entrée *Orda* on trouve : « Gde xan (car'), tut i orda (ili i narod) » [Là où est le khan (le tsar), il y a la Horde (ou le peuple)], et sous *Takat'* (acquiescer, être d'accord, par flatterie, servilité, pour s'attirer les bonnes grâces de quelqu'un, en disant « oui » [tak, « bien sûr »]), on peut lire : « Novgorodcy takali, takali, da Novgorod i protakali ». Il faut croire que le sens n'était pas très clair au début du XIX^e siècle, car Karamzine accompagne sa citation d'une note où il précise « Новгородцы *проткали* свою вольность » [Les Novgorodiens ont concédé leur liberté] (notes du t. V, note 430, col. 178).

42. Karamzine adhère à la thèse classique qui voit dans l'emploi des proverbes un usage « très ancien [...] ayant précédé de beaucoup celui de

la mémoire. Le livre induit des attitudes cognitives radicalement différentes de celles qui sont liées à la culture orale. C'est le rapport au temps qui s'en trouve modifié. La culture orale et le proverbe, qui en est l'un des supports et l'un des vecteurs, supposent une intériorisation du temps et de l'histoire, fixés à la fois dans la langue et dans la mémoire. Karamzine anticiperait ainsi, en quelque sorte, l'analyse de ce que l'ethnologue Jack Goody a nommé la « raison graphique »⁴³.

Un autre aspect de cette fonctionnalité de la culture orale est à voir dans l'idée qu'avance Karamzine d'une permanence de l'esprit, irréductible à la pression d'une culture étrangère. L'oralité et le proverbe auraient ainsi sauvé un certain patrimoine intellectuel russe sous le joug tatar.

Intéressante enfin est la remarque faite par l'auteur de l'*Histoire de l'État russe* sur les idiolectes, sur l'utilisation individuelle de la langue et la création d'énoncés « privés » au sein du microcosme familial, où l'oralité a, finalement, la même fonction que dans l'univers social (transmission d'une expérience qui échappe au temps et à l'oubli en passant d'une génération à l'autre). Si Karamzine ne donne pas d'exemples, c'est que, par définition, l'univers familial est un espace intime, fermé.

La sensibilité linguistique de Karamzine est donc, ici encore, à l'écoute des particularités de la langue⁴⁴.

De la théorie du proverbe à la vision de la langue

La réflexion sur le proverbe s'inscrit donc logiquement dans une vision de la langue à laquelle Karamzine consacre plusieurs passages de l'*Histoire*. Dans le chapitre III du tome I, l'historien évoque les « tribus slaves » qui, « dispersées à travers l'Europe, [...] ont perdu l'unité de leur langue⁴⁵. » De cette dispersion sont nés les

l'Écriture » (*Journal des sçavans*, 1737, p. 217). Dans la préface à ses *Proverbes russes* (1785), le poète Ippolit Bogdanovič considère comme acquis que le proverbe est un énoncé « antérieur à l'écriture », qui a servi à transmettre les lois oralement.

43. J. Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* [éd. originale en anglais, 1977], traduction et présentation de Jean Bazin et Alban Bensa, P., Éditions de Minuit, 1979.

44. Le passage consacré aux proverbes est significativement suivi d'une évocation des chansons historiques qui, pour Karamzine, véhiculent le souvenir nostalgique et idéalisé des temps d'avant le joug tatar.

45. « Славянские племена утратили единство языка. » (*op. cit.*, t. I, ch. III, col. 63).

différents dialectes [narečija] slaves que l'auteur passe en revue pour noter que le dialecte russe, d'ailleurs présenté en premier, est le plus élaboré et le plus pur :

1) Le [dialecte] russe, plus élaboré que les autres, et moins mêlé que les autres de mots étrangers. Les victoires, les conquêtes et la grandeur de l'État, en élevant l'esprit du peuple de Russie, ont eu également une heureuse influence sur sa langue qui, dirigée par le talent et le goût d'un écrivain intelligent, peut désormais égaler en force, en beauté et en agrément les meilleures langues de l'Antiquité et de notre époque. Son avenir dépend de celui de l'État⁴⁶.

Dans le tome V, les passages consacrés aux proverbes et aux chants historiques conduisent à un paragraphe final intitulé « La langue », où Karamzine évoque l'évolution du russe qui, écrit-il, a acquis, du XIII^e au XV^e siècle « plus de pureté et de régularité » (t. V, col. 240). Et Karamzine de noter : « Nos ancêtres s'efforçaient d'exprimer leurs pensées de la manière la plus claire possible, adoucissant les sonorités grossières des mots, observant dans leur cours une certaine fluidité » (*ibid.*). C'est par ce souci de clarté et d'euphonie que Karamzine explique les métathèses et la vocalisation des jers en position forte : *pl''k''* est devenu *polk''* ; *pr'st''* a donné *perst''* et *s''vr''ši* a évolué vers *sversī* (notes du t. V, note 432). L'évocation d'une éloquence russe ancienne apparaît sous la plume de Karamzine dès le premier tome, après la récapitulation des proverbes présentés comme la mémoire de l'histoire. Cette éloquence, nous dit Karamzine, est à l'œuvre dans les expressions utilisées par les princes dans leurs chartes ainsi que dans le « style bref et vigoureux » [Kratkaja i sil'naja reč'] de Sviatoslav. Ces considérations, jointes à l'interprétation des proverbes, permettent à Karamzine de conclure à la naissance, à cette époque, d'une authentique instruction populaire [načalo istinnogo narodnogo

46. « Русское [наречие], более всех других образованное, и менее всех других смешенное с чужеземными словами. Победы, завоевания и величие государственное, возвысив дух народа Российского, имели счастливое действие и на язык его, который, будучи управляем дарованием и вкусом Писателя умного, может равняться ныне в силе, красоте и приятности с лучшими языками древности и наших времен. Будущая судьба его зависит от судьбы Государства. » (*op. cit.*, t. I, col. 63). On a ici une réminiscence de la célébration de la langue russe par Lomonosov dans la préface à sa *Grammaire russe*.

prosveščeniija] en Russie (t. I, col. 151). Fluidité, style bref et vigoureux, éloquence. Comment ne pas voir là la justification des proverbes russes ? Sensible est, de ce point de vue, l'intérêt de Karamzine pour les formes reposant sur des jeux de mots. Il y a, certes, l'exclamation sur le calembour trouvé chez Tatišcev. Mais l'auteur introduit un autre jeu de mots en citant la forme *Za P'janoju ljudi p'jany*. On relève aussi, dans le corpus, des formes reposant sur d'évidentes allitérations (*Dnestr sygral zluju igru ugram ; Takali, takali Novgorodcy, da i protakali ; S odnu storonu Čeremisa, a s drugoj beregisja*). Ajoutons ici l'utilisation des italiques pour mettre en relief les jeux de mots (sémantiques et phonétiques) dans le *Dit de Daniel le Reclus* : « komu *Belo* ozero, a mně *černye* (dans une autre rédaction *černee*) ; komu *Lač* ozero, a mně, na nem'' *sědja, plač* gorki » [Pour certains c'est le lac Blanc, mais pour moi, il est noir ; pour certains, c'est le lac Latch, mais pour moi, ce sont des pleurs amers (*plač* gorki)]⁴⁷. On a affaire ici à une célébration des charmes de la langue russe.

Un espace de la langue russe conquis et configuré au fil de l'histoire, voilà ce que l'*Histoire de l'État russe* offre au lecteur. Mais une lecture attentive fait apparaître un bien curieux élargissement. Si la réflexion de Karamzine parémiologue s'ouvrait, au début du premier tome, sur cette mise en valeur de la langue russe, elle se referme de manière surprenante sur un proverbe prononcé par les Polonais lorsqu'ils proposent à Fedor (le fils d'Ivan IV) de s'unir avec eux contre les Habsbourg et leurs prétentions au trône de Pologne. Moyennant quelques concessions⁴⁸, Fedor prendrait la couronne de Pologne. L'argumentation des Polonais, reproduite au discours direct, se termine ainsi : « De plus, il est écrit dans nos livres et l'on dit en proverbe que la langue slave n'a rien à attendre de bon de l'allemande⁴⁹ ». Karamzine n'introduirait-il pas ici, par le truchement de la citation, un élément de panslavisme ? L'apport polonais à ce courant idéologique ne saurait d'ailleurs être ignoré. Parmi les arguments dénonçant l'emprise du Saint-Empire romain germanique (argument politique : privation de liberté sur les terres dominées, et argument économique : impôts insupportables), le

47. N. Karamzin, *op. cit.*, « Notes du tome V », note 48, col. 18. Les italiques sont de Karamzine.

48. Fedor pourrait, en dépit du clergé polonais, « rester dans la foi grecque, s'il demande simplement la bénédiction du Pape et lui donne l'espoir d'une réunification des Églises » (t. X, col. 59).

49. « К тому же у нас писано в книгах и вошло в пословицу, что Славянскому языку не видать добра от Немецкого! » (t. X, col. 59)

proverbe polonais est présenté comme un argument supplémentaire, subsumant les deux autres. Significativement, ce dernier proverbe du corpus est un proverbe sur la langue et son identité. Il fait écho aux propos inauguraux sur l'unité perdue de la langue commune des tribus slaves, tenus au début de l'ouvrage. Après la célébration de la langue russe, c'est l'existence d'un espace slave qui est ici suggérée, permettant de refonder l'unité perdue. Les proverbes nous ont conduits de l'espace russe à l'espace *slave*, d'une position idéologique, qui se donne comme réalité linguistique, à une représentation ouvertement politique. Cette opposition *slave* vs *germanique* préfigure les grands débats idéologiques de la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle s'épanouira dans l'acrimonie d'un Tioutchev, dans les sarcasmes atrabilaires d'un Dostoïevski et dans la haine sectaire d'un Danilevski⁵⁰. Ces différents théoriciens du panslavisme placeront cette opposition dans une perspective chronologique, opposant la décrépitude d'une vieille Europe qui a terminé son parcours à la jeunesse d'une Slavie russocentrique appelée à jouer enfin son rôle dans la civilisation universelle. Certes, Karamzine n'est pas, tant s'en faut, un panslaviste avant l'heure, et sa conception de la civilisation n'a rien à voir avec celle des penseurs évoqués⁵¹. Mais l'organisation du corpus parémique au sein de l'œuvre ne pouvant être aléatoire, on peut considérer ce dernier énoncé, qui sous-tend tout un programme idéologique et politique, comme un élément de réflexion identitaire. Les éléments de réflexion que Karamzine avait avancés sur la fonction des proverbes russes et sur la langue le conduisaient toutefois, dans le dernier chapitre du tome V, consacré à l'« état de la Russie de l'invasion tatare à Ivan III », à relativiser le développement culturel du pays durant cette période : « Ne soyons pas aveuglés par l'amour-propre national, et disons que les Russes de cette époque,

50. Voir S. Viellard, « Dostoïevski et le panslavisme », in *La revue russe*, 30, 2008, *L'intelligentsia en Russie*. Numéro spécial publié sous la direction de L. Troubetzkoy et S. Viellard, p. 33-44.

51. L'évocation d'un espace slavisé à son corps défendant était déjà présente dans la mention d'un autre proverbe par Karamzine : il s'agit des reproches que font les Lituaniens au prince Roman, dont la cruauté et le cynisme ont été préalablement évoqués au moyen du proverbe sur le miel et les abeilles. Le proverbe *Roman ! tu vis dans le mal, en faisant labourer ta terre par les Lituaniens* est, dit Karamzine dans une note, prononcé par un Lituanien qui a appris le russe. Ce dernier voulait faire honte à Roman qui, ayant vaincu les Lituaniens, les attelait à la charrue pour labourer la terre. Roman périt en 1205 dans une embuscade tendue par les Polonais. (Cf. t. III, col. 68)

en comparaison avec les autres Européens⁵², pouvaient à juste titre paraître incultes ; néanmoins, ils n'avaient pas perdu les signes de la civilisation et ont montré combien celle-ci fut robuste sous les coups les plus durs de la barbarie⁵³ ». L'idée, résolument optimiste, de la pérennité d'une Russie convalescente s'appuie sur une métaphore vitaliste : « L'homme qui a surmonté une cruelle maladie est convaincu de l'activité de ses forces vitales et espère vivre longtemps. La Russie, opprimée, écrasée par toutes sortes de malheurs, a survécu et s'est redressée dans une grandeur nouvelle. L'Histoire ne nous offre guère qu'un ou deux exemples de ce genre. Confiants dans la Providence, nous pouvons nous flatter de penser qu'Elle a prédestiné la Russie à vivre longtemps⁵⁴ ». Voilà donc la Russie inscrite dans un temps historique, mais aussi métaphysique, puisque les destinées de la Russie sont prises en charge par la divine Providence. Ce *credo* vient clore le tome V.

Une conception de l'histoire : pas d'histoire sans paroles !

L'histoire ne saurait donc faire l'économie de la langue et de ses manifestations. Si nous revenons à la préface que Karamzine rédige en 1815, nous trouvons l'exposé d'une conception de l'histoire ainsi que certains principes méthodologiques sur lesquels l'auteur s'est appuyé. On trouve tout d'abord l'idée convenue que l'histoire abolit le temps. Mais Karamzine donne à ce procès une dimension épique et religieuse : « en ouvrant les cercueils, en faisant se relever les morts, en insufflant la vie dans leur cœur et la parole sur leurs

52. L'expression « les *autres* Européens » conduit à penser que, pour Karamzine, les Russes sont aussi des Européens. Cette conviction est à l'œuvre dès le début de l'ouvrage, lorsque l'historien note que les langues slaves sont plus proches des langues occidentales que des langues asiatiques ou arabes. (cf. t. I, col. 64).

53. « Наконец, не ослепляясь народным самолюбием, скажем, что Россияне сих веков в сравнении с другими Европейцами могли по справедливости казаться невеждами; однакож не утратили всех признаков гражданского образования и доказали, сколь оно *живуще* под самыми сильными ударами варварства! » (t. V, col. 241-242).

54. « Человек, преодолев жестокою болезнь, уверяется в деятельности своих жизненных сил и тем более надеется на долголетие: Россия, угнетенная, подавленная всякими бедствиями, уцелела и восстала в новом величии, так, что История едва ли представляет нам два примера в сем роде. Веря Провидению, можем ласкать себя мыслью, что Оно назначило России быть долговечною. » (t. V, col. 242).

lèvres, en rebâtissant les empires détruits, en présentant à l'imagination le cours des siècles et leurs différentes passions, mœurs et actions, [l'Histoire] élargit les limites de notre propre existence. Sa force créatrice nous fait vivre avec les hommes de toutes les époques⁵⁵. » Deux idées sont à retenir ici : abolition des frontières entre le passé et le présent, et reconstruction des discours. Mais, note Karamzine plus loin, « on ne peut interroger les morts. [...] Les Anciens [les historiens antiques S.V.] avaient le droit d'inventer des discours conformes au caractère des individus, aux circonstances. [...] Mais nous, malgré l'opinion de l'abbé Mably, nous ne pouvons faire de l'éloquence en histoire⁵⁶ ». Ce souci d'objectivité est capital, et Karamzine le réaffirme plus loin : « Les nouveaux progrès de la raison nous ont donné une idée très claire de la particularité [de l'Histoire, S.V.] et de son but. Le bon goût a établi des règles intangibles et a définitivement séparé le récit historique du poème, des florilèges d'éloquence, laissant comme apanage au premier d'être le fidèle miroir du passé, *l'écho fidèle des paroles réellement prononcées par les héros des siècles passés*⁵⁷ ». Voilà donc la quadrature du cercle : comment faire parler les morts sans tomber dans la fiction ? Le proverbe pourrait bien être une réponse à cette question. Images « vestigiales », pour reprendre l'expression de Paul Ricœur⁵⁸, les proverbes pourraient être lus comme ce « présent du passé » dont parle saint Augustin à propos de la mémoire⁵⁹. Présents à la fois dans la mémoire collective et dans la langue, tirant de leur figement même et de leur propension à la

55. « История, отвергая гробы, поднимая мертвых, влагая им жизнь в сердце и слово в уста, из тления вновь созидавая Царства, и представляя воображению ряд веков с их отличными страстями, нравами, деяниями, расширяет пределы нашего собственного бытия. ее творческою силою мы живем с людьми все времен. » (Préface, p. IX).

56. « Нельзя вопрошать мертвых [...] Древние имели право вымышлять *речи* согласно с характером людей, с обстоятельствами. [...] Но мы, вопреки мнению Аббата Мабли, не можем ныне витийствовать в Истории. » (*Ibid.*, p. X. L'italique est de Karamzine).

57. « Новые успехи разума дали нам яснейшее понятие о свойстве и цели ее; здравый вкус устави́л неизменные правила и навсегда отлучил Деписание от Поэмы, от цветников красноречия, оставив в удел первому быть верным зеркалом минувшего, верным отзывом слов, действительно сказанных Героями веков. » *Ibid.*, p. XII. Nous soulignons.

58. P. Ricœur, *Temps et récit. I. L'intrigue et le récit historique*, P., Seuil, « Points », 1991, p. 33.

59. Voir saint Augustin, *Les Confessions*, livre XI, chapitre XX.

métaphorisation une grande résistance à l'érosion du temps, les « proverbes historiques » résonnent alors comme la voix des générations disparues. Mémoire d'outre-tombe, le proverbe contient en lui-même l'histoire du peuple et de ses princes. Il fallait alors un historien philologue pour faire entendre ces paroles gelées, les réactualiser, les recontextualiser. Karamzine s'acquitte de sa tâche avec brio. Lorsque Sneguirev, une dizaine d'années plus tard, rédigera son chapitre sur les « proverbes historiques », il tirera une grande partie de son corpus de l'*Histoire de l'État russe*, qu'il citera régulièrement, révélant ainsi indirectement à la fois le caractère novateur du travail de Karamzine et la dette immense qu'il a contractée envers lui.

ANNEXE :
COMMENTAIRE DES PROVERBES
CITÉS PAR N. KARAMZINE

1. PROVERBES COMMÉMORATIFS

Pogiboša aki Obri [Ils ont péri comme les Obres] (t. I, col. 151 ; n. 84, col. 33). : Karamzine reprend la chronique de Nestor pour évoquer les Avars ou Obres, qui dominaient la Dacie aux VI^e et VII^e siècles. Présentés comme barbares, grossiers, ils outrageaient les femmes slaves qu'ils attelaient, en guise de bœufs ou de chevaux, à leurs chars. Mais ces barbares, « grands de corps et orgueilleux par l'esprit », comme l'écrit Nestor, disparurent, emportés par la peste, et leur mort fut longtemps proverbiale. Cette disparition définitive est précisée par le chroniqueur qui écrit : « et ils n'eurent plus ni tribu, ni descendants ».

Beda aki v Rodne [Une catastrophe comme à Rodnia] (t. I, col. 121 ; col. 151) : Allusion à la défaite de Iaropolk, battu à Rodnia par son demi-frère Vladimir en 979. Selon M. Mixel'son (*Russkaja mysl' i reč'* [La pensée russe et le discours], 1904, t. 1, p. 85, n° 453), l'expression s'employait pour parler d'une grande catastrophe.

Radimiči / Piščancy volč'ja xvosta begajut [Les Radimič/Les riverains de la Piščana fuient la queue du loup] (t. I, col.125 ; col. 151) : Sous le règne de Vladimir, les Radimič (tribu de la région du Dniepr, ancêtres des Biélorusses), qui avaient fait depuis longtemps allégeance aux princes russes, voulurent déclarer leur indépendance. Ils seront écrasés sur la rivière Piščana (région de Mogilev) par le voïévode de Vladimir surnommé (sans doute en raison de sa cruauté) Volčij xvost [Queue de loup].

Sverčok tmu tarakan pobedil [Le grillon a vaincu une myriade de cafards] (t. II, n. 279, col. 117) : voir dans le corps de l'article le passage de Tatiščev rapportant et commentant ce jeu de mots. Le recueil de proverbes colligés par Tatiščev ne comporte néanmoins pas cette formule⁶⁰.

60. Cf. « Sbornik poslovic V. N. Tatiščeva » [Le recueil de proverbes de V. N. Tatiščev], in M. Ja. Mel'c, V.V. Mitrofanova, G.G. Šapovalova, *op. cit.*

Romane ! xudo živeši, Litvoju oreši [Roman ! tu vis dans le mal en faisant labourer ta terre par la Lituanie] (t. III, col. 68 ; n. 114, col. 53) : voir dans le corps de l'article l'explication de ce proverbe.

Dnestr sygral zluju igru ugram [Le Dniestr a joué un vilain tour aux Ougriens] (t. III, col. 162) : Allusion à la défaite subie sur le Dniestr par les Hongrois au XIII^e siècle. Le fleuve étant alors en crue, de nombreux Hongrois périrent noyés. Les autres furent tués ou faits prisonniers.

Zlee zla čest' tatarskaja [Plus mauvais que le mal est l'accueil des Tatars] (t. IV, n. 45, col. 19) : voir dans le corps de l'article l'explication de ce proverbe.

Za P'janoju ljudi p'jany [De l'autre côté de la P'jana, les gens sont ivres] (t. V, col. 26 ; n. 44, col. 16) : En 1375, le bruit court qu'un raid des troupes du khan Mamaï est prévu contre les Russes à Nižnij Novgorod. Les Russes se mobilisent, mais les Mongols tardent à attaquer. On les croit loin. Les Russes, qui se trouvent sur l'autre rive de la rivière P'jana [littéralement : l'Ivre], décident alors de prendre du bon temps : ils retirent leurs cuirasses, se mettent au frais, puis commencent à chasser et à boire « de l'hydromel fort et de la bière ». Ils se font alors surprendre par Arapacha, au service de Mamaï, qui les encercle et les défait. Tatiščev (*op. cit.*, t. III, p. 141), qui relate également cet épisode, ne fait pas mention de ce proverbe. Karamzine cite la chronique dite de Nikon. Il existe d'autres copies de ce texte relatant l'épisode de la P'jana. Voir, par exemple, « Povest' o pobojšče na reke P'jane » [Récit de la bataille de la Piana], in *Pamjatniki literatury drevnej Rusi XIV-seredina XV veka* [Monuments de la littérature russe du XIV^e siècle au milieu du XV^e], M., 1981, p. 88-90.

Plusieurs rivières portent ce nom en raison de leur cours sinueux (cf. M. Fasmer [Vasmer], *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire étymologique de la langue russe]). La P'jana dont il est question ici porte toujours ce nom. Elle est située à environ 150 kilomètres au S.-E. de Nižnij Novgorod.

Gde car', tam i orda [Là où tsar est, Horde est] (t. V, col. 240) : I. Snegirev (*op. cit.*, IV, p. 123) note : « L'époque où les Tatars ont privé la Russie de sa liberté [iznevolivali Rossiju] et où les princes russes étaient contraints de payer un tribut aux khans, est

évoquée par de nombreux proverbes et dictons ». Le parémiologue cite « les plus connus » (douze proverbes). Le premier est : Gde Car´ (Xan), tut i Orda [Là où il y a le tsar (khan), il y a la Horde]. La formule figurait déjà dans le recueil de Tatiščev (*op. cit.*, p. 50)

Novgorod suditsja svoim sudom [Novgorod n'est jugée que par ses propres lois] (t. VI, col. 68) : voir dans le corps de l'article l'explication de ce proverbe.

Kto protiv Boga i Velikogo Novagoroda ? [Qui peut s'opposer à Dieu et à la grande Novgorod ?] (t. VI, col. 84) : voir dans le corps de l'article l'explication de ce proverbe.

Takali, takali Novgorodcy, da i protakali [À force de dire toujours oui, les Novgorodiens ont perdu leur liberté ; À force de faire des concessions, les Novgorodiens ont concédé leur liberté] (t. V, col. 240 ; n. 430, col. 178). Snegirev (*op. cit.*, IV, p. 131-132) fournit de ce proverbe la glose suivante : « La morgue et la présomption de la grande cité ont donné naissance au célèbre dicton *Qui peut s'opposer à Dieu et à la grande Novgorod ?*, que même les écrivains étrangers répétaient. Mais lorsqu'au XV^e siècle, avec la chute de l'obscur tsarat tatar et la libération de la Moscovie du pouvoir du Khan, la liberté de Novgorod tomba, ses traditions furent bafouées. C'est alors qu'à Moscou naquit l'expression *Les Novgorodiens faisaient des concessions, mais ils ont perdu Novgorod*, ou encore : *Le corbeau a fait des concessions et a perdu Novgorod*. C'est à Novgorod, vraisemblablement, que sont apparues les expressions : *Moscou nous casse le cou* [Moskva b'et s noska]⁶¹, *Moscou n'encourage pas les larmes (ne croit pas aux larmes)* ».

S odnu storonu Čeremisa, a s drugoj beregisja [D'un côté les Čeremis, de l'autre prends garde à toi] (t. VII, col. 81) : Selon Karamzine, cette expression est née après l'expédition malheureuse des Russes et du prince Paleckij à Kazan´ en 1524, lorsque les Čeremis ont encombré le cours de la Volga de poutres et de pierres, naufrageant ainsi les navires russes. Snegirev, qui le cite (*op. cit.*, IV, p. 134), précise qu'à son époque (années 1830) le proverbe était

61. L'expression remonterait à la tradition des combats à mains nues, très populaires en Russie. Il s'agirait d'une prise spéciale, consistant à attraper l'adversaire par le col, à le tirer en arrière et à lui faire ployer la jambe avec la pointe du pied [nosok] pour le déséquilibrer. Cf. V. Murav'ev, *Moskovskie slova i slovečki* [Mots et expressions de Moscou], M., 1999, p. 65-67.

encore en usage dans le peuple pour parler des dangers qui entourent quelqu'un de toute part.

2. PROVERBES MORALISATEURS

Mir stoit do rati, a rat' do mira [Une chose en remplace une autre ; litt. : La paix précède la guerre, et la guerre précède la paix] (t. II, col. 137). Ce proverbe est placé par Karamzine dans la bouche des perfides Davidovič (les fils de David, prince de Vychgorod ?), qui disent le tenir de leurs pères et grands-pères, et pensent ainsi interrompre les luttes intestines dont ils risquent d'être victimes. Selon M. Mixel'son (*op. cit.*, t. 1, p. 557, n° 237), le proverbe s'emploie de manière métaphorique pour signifier qu'« une chose en remplace une autre, comme la paix succède à la guerre ». Snegirev le reprend également (*op. cit.*, III, p. 256).

Gde zakon, tam i mnogie obidy [Là où il y a loi, il y a bien des injures] (t. III, col. 20 ; n. 25). Selon Karamzine, le proverbe est utilisé par le chroniqueur qui fait la morale à ses contemporains. Il s'agit de l'évocation d'Andrej Bogoljubskij, qui, comme le note Michel Heller⁶², est le premier autocrate et annonce Ivan IV et Pierre le Grand par sa manière de s'attacher une garde prétorienne faite de gens de basse extraction mais loyaux. Snegirev le cite en deux endroits (*op. cit.*, I, pp. 92-93 ; III, p. 22). L'idée du caractère pernicieux de l'excès de lois ou des lois trop sévères est un lieu commun que l'on retrouve dans la plupart des langues occidentales et que de nombreux écrivains classiques (Bossuet, Racine, Montesquieu, Voltaire) ont exploité. Voir M. Mixel'son, *op. cit.*, t. 1, p. 183-184, n° 61.

Čtoby spokojno est' medovj sot, nadobno zadavit' pčel [Pour manger tranquillement un rayon de miel, il faut tuer les abeilles] (t. III, col. 65 ; n. 106, col. 50 ; n. 346). Michel Heller signale que c'est le chroniqueur qui consigne ce proverbe cité par Roman pour justifier la brutalité dont il fait preuve à l'égard de ses boyards de Galič afin de renforcer son pouvoir personnel⁶³. L'expression proverbiale, dit Karamzine dans la note 106 du t. III, était connue des Romains du temps des tyrans. Elle est également

62. Michel Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*, trad. par A. Coldefy-Faucard, P., Flammarion, « Champs », 2000.

63. M. Heller, *ibid.*, p. 75.

évoquée dans l'ouvrage en latin de l'historien Kadlubek. Reprenant l'étude de cet épisode dans la note 346, Karamzine reproduit un extrait important de la chronique de Volynie et cite le proverbe tel qu'il y est consigné : *Ne pognetsi pčel, medu ne jasti*. On notera que Karamzine joue sur les différentes formulations de cette idée politique, donnant en note la formulation concise du proverbe, et dans le corps du texte, une formulation plus courante. Cf. Snegirev, *op. cit.*, IV, p. 120 ; M. Mixel'son, *op. cit.*, t. 1, p. 672, n° 788.

Odin kamen' izbivaet množestvo glinjanix sosudov [Une seule pierre brise bien des pots de terre] (t. III, col. 109). La formule illustre le mépris souverain du voïevode Filnius (envoyé par André, roi de Hongrie) envers les Russes, au moment de la lutte des coalisés (Hongrois, Polonais, etc.) contre Galič. La note 190 évoque Filja Pregordyj [Filia le Superbe], que l'historien Dlugosz, note Karamzine, nomme Attilia Filnia.

Bliz carja, bliz smerti [Près du tsar, près de la mort] (t. IV, col. 150). Karamzine établit la généalogie conjecturale de cet énoncé : « Le proverbe *Près du tsar, près de la mort* est né, je pense, du temps où notre patrie supportait les chaînes des Mongols. Les princes se rendaient dans la Horde comme au Jugement dernier : heureux celui qui pouvait revenir avec la grâce du tsar ou, tout au moins, avec sa tête ! Ainsi, Ioann Daniilovič, se rendant, au début de son règne, auprès d'Uzbek, rédigea son testament et partagea son héritage entre ses trois fils et son épouse, prénommée Hélène [...] ». Karamzine donne d'autres exemples de la terreur qu'inspirait aux princes russes la nécessité de se rendre auprès du Khan. Ivan Snegirev (*op. cit.*, IV, p. 124) mentionne le proverbe en citant Karamzine et en précisant que le proverbe est devenu « de nos jours *Près du tsar, près des honneurs* [Bliz carja, bliz česti] ». Au prix d'un modeste jeu paronomastique (*čest'* vient remplacer *smert'*), le proverbe serait ainsi devenu politiquement correct. Mixel'son (*op. cit.*, t. 1, p. 58, n° 206) rapproche le proverbe initial de l'expression latine : *Procul a Jove, procul a fulmine* [Loin de Jupiter, loin de la foudre].

Šemjakin sud [Jugement de Šemjaka] (t. V, col. 188). Pour Karamzine, l'expression remonte au temps des querelles fratricides qui opposèrent les petits-fils de Dimitrij Donskoj Vasilij Krivoj (Le Louche) et Dimitrij Šemjaka (mort empoisonné en 1453), dans leur lutte pour le pouvoir. Dimitrij Šemjaka aurait été réputé pour

l'iniquité de ses jugements : « Dans les affaires civiles foulant aux pieds la justice, les règlements anciens et le bon sens, il laissa à jamais le souvenir de ses exactions dans le proverbe populaire du *jugement de Šemjaka*, encore employé de nos jours. » Il faut croire que l'expression était suffisamment importante à l'époque pour que Karamzine la signale par la mention « *poslovica* », placée en intertitre marginal. La note 338 mentionne le texte du *Chronographe* faisant état de l'origine de l'expression : « Depuis ce temps-là, en Grande-Russie, on dit en signe de réprobation pour tout juge [partial] et tout voleur : *jugement de Šemjaka*. » Snegirev reprendra la thèse de Karamzine (I. Snegirev, *op. cit.*, IV, M., 1834, p. 188). Dans son recueil de proverbes (manuscrit), l'historien Vasilij Tatiščev consigne également la formule⁶⁴.

Tovar licem prodat' [Faire l'article] (t. VII, col. 128). Dans le chapitre IV de ce tome, Karamzine dresse un « état de la Russie sous Ivan III et Basile III ». Il cite les relations des étrangers sur la Russie : « on a noté que les Russes ne sont ni méchants, ni querelleurs, qu'ils sont patients, mais (surtout les Moscovites) enclins à tromper lorsqu'ils font du commerce. Le proverbe *Faire l'article* [litt. vendre la marchandise en la présentant sous son meilleur aspect] servait de règle chez les marchands. »

Posol kak mex : što v nego vložiš', to i neset [L'ambassadeur est comme un sac : il transporte ce qu'on y met] (t. VIII, col. 72). Ivan IV souhaite établir la paix avec le royaume de Lituanie. Le vieux roi de Lituanie Sigismond meurt en 1548. Son fils Auguste, écrit Karamzine, est plus occupé par ses affaires de cœur que par celles de l'État. Les boyards écrivent alors aux dignitaires lituaniens que la Russie attend d'eux des ambassadeurs pour discuter les conditions d'une paix perpétuelle. Les ambassadeurs lituaniens arrivent en 1549. Karamzine note : « Ils exigèrent, comme à l'accoutumée, Novgorod, Pskov, Smolensk et, pour excuser ces prétentions absurdes, affirmèrent aux boyards : *L'ambassadeur est comme un sac : il transporte ce qu'on y met*. Nous exécutons les ordres donnés par le Roi et l'assemblée ».

On notera le statut particulier de ce proverbe, placé dans la bouche des ambassadeurs pour décliner leur responsabilité. Le proverbe est-il russe ? Karamzine n'en dit rien. Snegirev, (*op. cit.*,

64. Cf. « *Sbornik poslovic V.N. Tatiščeva* », recueil. cit., in M. Ja. Mel'c, V.V. Mitrofanova & G.G. Šapovalova, *op. cit.*, p. 64.

IV, p. 133) le cite (sans référence à Karamzine). Le titre de son ouvrage (*Les Russes à travers leurs proverbes*) laisse à penser que le proverbe est considéré par le parémiologue comme russe. Toutefois, il ne le cite pas dans son recueil de 1848, où l'on trouve en revanche la variante plus répandue qui remplace l'« ambassadeur » par le « paysan ». Les Lituanais semblent donc invalider les propos de leur roi par un proverbe propre à la culture de leurs ennemis. Quoi qu'il en soit, les prétentions des Lituanais étaient démesurées, et Ivan IV les rejeta, se contentant d'un armistice.

Posla ni sekut, ni rubjat [On ne fouette ni ne tue un ambassadeur] (t. IX, col. 23). C'est la réponse d'Ivan IV aux dignitaires lituanais qui acceptent d'envoyer des émissaires si les Russes cessent leurs attaques contre les villes relevant de la Lituanie. Snegirev (*op. cit.*, IV, p. 133) précise qu'il s'agit là de la manière dont Ivan « *rassura*, grâce à un proverbe, les dignitaires polonais » [uspoikoil poslovicej opasenija pol'skix vel' mož] qui se préparaient à se rendre à Moscou après la prise de Polock. Snegirev a déjà évoqué ce proverbe dans le livre I (p. 82) : « Lorsque, après la prise de Polock, les dignitaires polonais exprimèrent leur crainte de voir leurs ambassadeurs victimes de violence, le tsar Ioann Vasil'evič leur répondit par un proverbe : Posla ni sekut, ni rubjat, a tol'ko žalujut [On ne fouette ni ne tue un ambassadeur, mais on l'accueille avec bienveillance] ». Bien qu'il se réfère à Karamzine, Snegirev donne à chaque fois une variante étendue de ce proverbe. Le parémiologue, qui fut professeur de latin à l'université de Moscou, rapproche spontanément la formule russe de ses équivalents grec et latin directs : « Ce même proverbe est cité par le scholiaste dans son commentaire du chant IV de l'*Odyssée* d'Homère : *Presbys ou typtetai, oude ybrizetai* [Un ambassadeur n'est ni frappé, ni outragé]. *Legatus non caeditur, neque violabitur* ». Mixel'son rappelle l'existence d'un ancien proverbe français : *Ambassadeur ne porte douleur* (Mixel'son, *op. cit.*, t. II, p. 96, n° 784). A.J.V. Le Roux de Lincy le consigne (avec la graphie ancienne *embassadeur*) dans son *Livre des proverbes français* en le classant dans la série « Jeux. – Chasse. – Guerre. – Chevalerie. – Rang. – Dignités. – Noblesse. – Titres. – Condition. » (Le Roux de Lincy, *op. cit.*, p. 525).

Slavjanskomu jazyku ne vidat' dobra ot nemeckogo [La langue slave n'a rien à attendre de bon de l'allemande]. Voir le commentaire de ce proverbe dans le corps de l'article.